



SAINTE-PÉLAGIE.

(DÉTENTION POLITIQUE.)



Je conçois Bicêtre et ses cabanons étroits,
sombres, infects, où l'homme recueille sa der-
nière énergie, et boit ces longs tourments qui
le préparent à une mort violente;

Je conçois les hautes tours, vieilles et per-
dues en l'air avec leurs murs noirs, criblés de
noms et de légendes;

Je conçois les souterrains humides de la Con-
ciergerie, ces caveaux d'où l'eau suinte, ces

secrets dont rien n'interrompt la hideuse monotonie, où l'on est seul, tout seul ! avec les forces de son âme, appelant à soi ou la méditation qui protège, ou l'injustice qui révolte, ou la conscience qui absout.

Dans toutes ces situations, il y a prise pour un caractère énergique. La philosophie peut être de mise, et il fait bon dire : Je suis fort !...

Mais à Sainte-Pélagie, rien de semblable. —

Sainte-Pélagie, c'est le supplice par la langueur, la torture par l'ennui, l'homicide par la consommation. — C'est une espèce de machine pneumatique appliquée au cerveau qui pompe goutte à goutte toute sa sève, et l'hébète, et l'alanguit, et l'épuise. — Ce n'est pas l'agitation et ce n'est pas la paix. — Ce n'est pas Paris et ce n'est pas la solitude. — C'est un mélange de toutes choses ; de l'air, un peu ; de l'espace, presque pas ; des amis, quelques-uns ; des importuns, à foison ; c'est une prison qui tient du monde ; c'est un monde qui n'est pas fait pour une prison ; c'est un directeur humain et qui a des formes aimables ; ce sont des gardiens qui ressemblent à des ouvreuses de loges ; ce n'est pas dur et c'est triste ; c'est une espèce de police civilisée ; c'est quelque chose de perpétuellement faux... Sainte-Pélagie est insupportable.

Concevez-vous Sainte-Pélagie ?

Avant la révolution de juillet, il y avait aussi des écrivains en prison, mais il n'y avait pas de Sainte-Pélagie politique. Tout a changé aujourd'hui, car il est écrit que rien ne dure, ni les trônes ni les prisons !... Il n'y a jamais que des peuples qui espèrent et des hommes qui souffrent... et ceci à toujours !...

Sainte-Pélagie politique n'est donc plus aujourd'hui cette maison où MM. Jouy et Jay avaient déposé leur capuchon, et payé d'un mois de captivité les hardiesses d'opinion qu'ils savaient rendre alors si piquantes !

Ce n'est plus cet ancien couvent, tissu de petites cellules, et où des voleurs à longue barbe jurent et fument à la place de jolies nonnes qui auraient rêvé d'amour et prié ;

Ce n'est plus le bâtiment où Béranger, Cauchois-Lemaire, Lapelouze, Chatelain, Bert, Fontan, Magalon, Achille Roche, Dubois, Barthélemy, et plusieurs autres que j'oublie sans le vouloir, ont expié des ouvrages, ou puissants de génie, ou forts de conscience, de talent et d'opposition hardie et ferme ;

Alors les politiques n'avaient qu'un corridor réservé pour eux. Depuis juillet, il a fallu une maison entière, car l'humanité est en progrès ; elle regorge déjà : nous allons bien !

Cette maison s'appelle le pavillon politique :

elle a sa cour, ses grilles, son guichet, son parloir, son directeur et sa façade.

Horrible façade ! car la maison tout entière lui a été sacrifiée ; — grâce à la façade, vous trouvez ici des chambres qui ont dix pieds de haut, et des chambres qui en ont cinq à peine ; vous avez des cachots au troisième étage et des places publiques au premier. Et cela s'explique : on bâtit d'ordinaire les maisons pour la commodité de ceux qui les habitent. Mais une prison n'est faite que pour le bon plaisir de l'architecte, qui arrange ses lucarnes et ses grilles au profit de l'art !... Sainte-Pélagie a donc été construit pour être vu de dehors...

O passants, soyez satisfaits ! et n'entrez pas, je vous en prie !

Ici, rien n'est beau, je vous assure ; quoique la maison soit jeune, elle n'est déjà plus fraîche, tant elle a servi !... Deux mois après juillet, Hubert et Thierry lui donnèrent le baptême du patriotisme, et depuis ce temps, qui pourrait compter tous ceux qui sont venus plonger leurs fronts dans ces eaux lustrales !

Cavaignac, Trélat, Raspail, Blanqui, Danton, Sambuc, Lennox, Philippon, Mané, Bascans, Thouret, Gervais, Duchâtelet, Delaunay, Galois, Kersausie, Sarrut, et tant d'autres au cœur généreux, aux veines brûlantes, les uns qu'on

voulut compromettre dans je ne sais plus quelle conspiration de pluie et de boue, les autres, tour à tour pris et repris par le parquet, qui les accable sans les ébranler !

J'en cite peu, bien peu, vous le croirez sans peine, quand vous saurez que le grand registre des écrous porte le chiffre de quatre cent cinquante *prévenus*, sans compter les condamnés, et tout cela depuis l'ère du 9 août. Il est vrai que le premier procès politique est du mois de septembre suivant, et la première incarcération du mois d'octobre.

L'ordre de choses n'a pas, comme on voit, perdu de temps.

A l'heure où j'écris, Sainte-Pélagie renferme cent vingt détenus politiques, et la maison n'avait guère été disposée que pour en contenir cent. Quelle imprévoyance ! Aussi la Force et la Conciergerie sont obligées d'ouvrir leurs flancs. Les voleurs et les filous y mettent heureusement la meilleure grâce !

Quant à la population de Sainte-Pélagie, c'est le pêle-mêle de toutes les idées, l'entassement de toutes les opinions ; c'est une espèce de pandémonium politique. La *Caricature* heurte la *Quotidienne* ; le *Courrier de l'Europe* coudoie la *Révolution* ; la *Gazette* pivote entre la *Tribune* et le *Courrier Français* ; l'Ami du Peuple frôle le

Suisse; le décoré de juillet fume à côté du Gardeducorps; les Chouans y rencontrent de vieux Soldats : toutes les races, toutes les couleurs et tous les âges, toutes les langues.

C'est une Babel! c'est un camp d'amis et d'ennemis après une déroute! c'est un asile après la tempête à des corps qui ont toutes les formes! c'est singulier à voir comme une absurdité! c'est curieux comme une anomalie! Mais c'est triste comme un monstre!

Et tous ceux qui souffrent là sont-ils condamnés du moins!...

Plût à Dieu! car alors nous n'aurions à déplore que la sévérité des juges, tandis qu'il faut accuser l'injustice odieuse de la loi!...

Combien de prisonniers en effet qui sont retenus et déclarés ensuite innocents! Combien pour lesquels l'instruction prouve qu'il n'y a lieu à suivre! Combien qu'on enferme cinq, six semaines, et qu'on relâche ensuite sans même les avoir interrogés!

Montez à ce pavillon à votre gauche, jusqu'au second étage; entrez dans ce corridor sur lequel sont ouverts trois grands dortoirs : ces écussons à fleurs de lys vous indiquent assez que vous êtes au milieu des carlistes. Presque tous ceux-là sont des Suisses!

Eh bien! il y a neuf mois qu'ils sont arrêtés!

Aussi, voyez comme toutes ces figures sont jaunes, défaites, malades! Vous ne leur entendez répéter qu'un seul cri : *Quand serons-nous jugés?* Mais les jours s'écoulent; mais l'instruction ne se termine pas...

Alors la nostalgie les prend! Alors les souvenirs de temps meilleurs, puis les soucis, les rides sur des fronts encore jeunes, puis l'accablement, le dégoût, et enfin ces noires pensées de la mort qui arrivent d'abord comme filles du désespoir, et qui, à force de revenir au milieu de poignantes douleurs, vous apparaissent comme une consolation et vous sourient comme une espérance!

Un de ces Suisses, le pauvre Zanoff, avait été arrêté au mois de juillet 1831, bien loin de Paris. On lui fit faire deux cents lieues à pied et avec les menottes. Souvent, sur sa route, il entendait dire derrière lui : *C'est quelque grand voleur!* Et tout son corps devenait froid de colère. Il arriva enfin, harassé, brisé. On le jeta sur la paille à la Conciergerie d'abord, puis à la Force... Il obtint pourtant, après six mois, d'être placé avec ses camarades à Sainte-Pélagie.

Zanoff avait une femme qu'il adorait, et un enfant tout jeune, dix-huit mois à peine. Tant qu'il avait été libre, son travail avait suffi amplement à les nourrir. Il avait même fait quelques

économies ; mais l'enfant fut malade, bientôt la mère aussi, lui, en prison! . . . Tout fut dépensé! Comment faire ?

Parmi les carlistes détenus à Sainte-Pélagie, un ancien garde-du-corps, M. de Laplain, paraissait surtout avoir la confiance de tous les Suisses. On l'avait impliqué dans le même complot! c'était une raison pour qu'il partageât souvent sa bourse avec ceux dont il partageait le malheur.

Zanoff avait reçu de lui quelque argent; mais il n'osait pas lui exposer de nouveau à quelle misère sa femme était réduite. Celle-ci dissimulait aussi son affreuse position. Elle avait sollicité de l'ouvrage partout; mais partout elle avait été repoussée. « *Les temps sont si durs!* » disait-elle; « *on ne trouve pas d'ouvrage; ou bien: On voudrait que je me sépare de ce pauvre enfant!... Il mourrait sans moi!* » Et elle pleurait, et l'enfant pleurait aussi.... Zanoff se déchirait la poitrine.

Cette scène s'était plus d'une fois répétée au parloir. . . On a su tout après.

Chaque jour cette femme revenait, et le malheureux Suisse l'attendait pour partager avec elle le pain noir de la prison, et la nourriture dont il se privait pour sa famille. Mais cette abstinence le pâlisait; et sa femme, qui s'en aperçut, ai-

rait mieux souffrir la faim. . . Lui, se désolait!

Tout cela était insupportable. Zanoff aborde M. de Laplain, et lui demande s'il espère que le jour du jugement arrivera bientôt. . . « Eh, mon Dieu! répondit-il, on vient encore de retarder d'un mois! . . . — Oh! il y a trop long-temps que cela dure. . . je n'y tiendrai pas. . . » Puis, après un moment de silence, « Monsieur, reprit-il, si l'un d'entre nous mourait, est-ce que notre parti abandonnerait sa femme et ses enfants? — Allons donc! . . . quelle pensée avez-vous là, Zanoff! Vous savez bien que les hommes de cœur n'abandonnent jamais leurs amis. . . Mais seriez-vous malade? — Beaucoup, capitaine! — Eh bien! couchez-vous, reposez-vous, et dites-moi ce dont vous avez besoin. »

Zanoff se coucha en effet. . . Il eut la fièvre toute la nuit. Le lendemain matin, à cinq heures, il fit appeler M. de Laplain. Il était agité; il renouvela encore sa demande: « Si je mourais, ma femme aurait-elle du pain? — Mais oui; soyez tranquille. — Oh! je vous en réponds, dit-il alors d'un air ferme et résolu. . . « je suis tranquille! »

Deux heures après, le jour commençait, ses camarades sortaient de leur lit; Zanoff se dirige vers la planche sur laquelle étaient ses habits; il fouille, retire aussitôt un rasoir à large lame

et se coupe la gorge... Ses camarades courent à lui... Il était nu, brandissait encore le rasoir : le premier coup n'avait pas bien porté; il s'en donne un second avec plus de force, et refait le mouvement pour se frapper une troisième fois... On le saisit, et, pour le désarmer, on est obligé de le jeter par terre. Il mordait alors ceux qui le retenaient : « Mais je veux mourir ! » leur disait-il...

Cependant le sang jaillissait de son cou ouvert à la profondeur de trois pouces... Le bruit se répand dans la prison; nous accourons tous... Zanoff se débattait sur le carreau; mais ses forces s'épuisaient. On le replace sur la toile grise-noire de son matelas. Un interne de la Pitié fait un premier pansement. La blessure était affreuse; mais pourtant la mort n'avait pas suivi immédiatement, il y avait une lueur d'espoir... Le malheureux prisonnier recevait de chacun des témoignages d'intérêt, et des consolations... Il paraissait plus calme; pourtant une sourde agitation roidissait sa face et cavait ses yeux... A peine le pansement est-il terminé, que Zanoff, recouvrant un peu de force, dégage ses bras retenus sous une couverture, et arrache le bandage et tout l'appareil... On fut obligé de le garder à vue et de lui mettre une camisole. Il parlait peu; pourtant il dit à son meilleur ami : « En-

« fermé ici, je ne peux pas travailler pour nourrir ma femme, ni mendier toujours de l'argent; mais, moi mort, on aura pitié d'elle, c'est pour ça que je me suis tué... »

Voilà le peuple! Cherchez dans votre société abâtardie, blasée, ossifiée d'égoïsme, une telle moralité et un tel dévouement!

La femme de Zanoff se présenta à l'heure ordinaire. On lui dit que son mari était malade... Elle voulait entrer; elle se jette aux pieds de cet excellent docteur Bourgeoise, qui pleurait comme elle, et qui fut obligé de fuir pour ne pas céder.

Le malheureux suicidé souffrit encore quarante-huit heures; au bout de ce temps il expira... Le spectacle de la mort est toujours triste; mais la mort, et cette mort, dans une prison, quelle froide horreur!... Carlistes et républicains visitèrent religieusement ce corps privé de vie. Tous sortaient de là animés de la même douleur, et, il faut le dire, pleins de la même colère.

Pourtant la haine des partis s'éteint auprès d'un cadavre!... C'est le propre des grandes calamités de la nature de nous replonger tous dans le gouffre commun de notre misère, de notre néant! Mais ce n'est pas du néant que la conscience; et jugez quelle fut la surprise de tous,

quand on trouva sur la poitrine de Zanoff une fleur de lis d'or, débris d'un ancien drapeau, et d'une valeur considérable, que cet homme n'avait pas voulu vendre, même afin de venir au secours de sa femme, pour laquelle cependant il se donnait la mort...

Certes, on connaît nos sentiments, et l'on nous croira quand nous dirons que, tous, nous avons été vivement touchés d'une fidélité dont la pureté et la constance nous pénétrèrent d'autant plus que l'objet nous paraissait le mériter moins.

Zanoff n'a pas été la seule victime des arrestations préventives, et des détentions qui tuent avant le jugement.

Un homme appartenant à la même opinion, mais à une autre position sociale, M. Laurent de Saint-Julien, a contracté, dans la cour humide et noire de Sainte-Pélagie, la maladie de poitrine qui l'a emporté au bout de cinq jours... Il est vrai que, douze heures avant sa mort, on lui fit la grâce de permettre qu'il fût transféré dans une maison de santé.

Vous le voyez, la prévention n'est pas seulement un marteau qui frappe : c'est aussi un poignard qui tue.

La plupart des malades sont aussi carlistes. Le carliste, sauf les exceptions naturelles, a les

mœurs si peu faites à la solitude et au dénûment de la prison ! il y est si novice ! sa résignation est une douleur, son calme une souffrance. A part certains jours où il s'exalte de compagnie, il est silencieux et triste.

Mais descendez d'un étage... Voyez-vous ce drapeau tricolore avec cette devise : LIBERTÉ OU LA MORT?... Vous êtes chez le patriote prolétaire, chez le prolétaire républicain... Ici tout est changé, ce sont d'autres frontières, un autre ton, une langue opposée.

Le républicain est en possession, depuis seize ans, de retremper en prison son patriotisme. Il y trouve toutes les traditions de ses amis. Vif, brave, dévoué, sa vie est pure et légère : car rien n'y pèse, ni les fautes, ni la dépendance, ni la fortune; le mot de patrie l'enivre, celui de liberté le fait tressaillir. Parlez-lui politique, il est franc, énergique, audacieux, cassant. Il se confie en sa force; il ne connaît du passé que ses victoires ou celles de ses pères; il parle du présent comme d'une illusion; de l'avenir, comme de sa conquête... Hier n'est presque plus; aujourd'hui, rien : c'est demain qui est tout...

Aussi, il chante, il fait sa propagande, il improvise sa constitution, il organise, il règle l'état, il lit le journal, il critique, il fume, il condamne, il boit, il absout, il dresse sa liste